



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

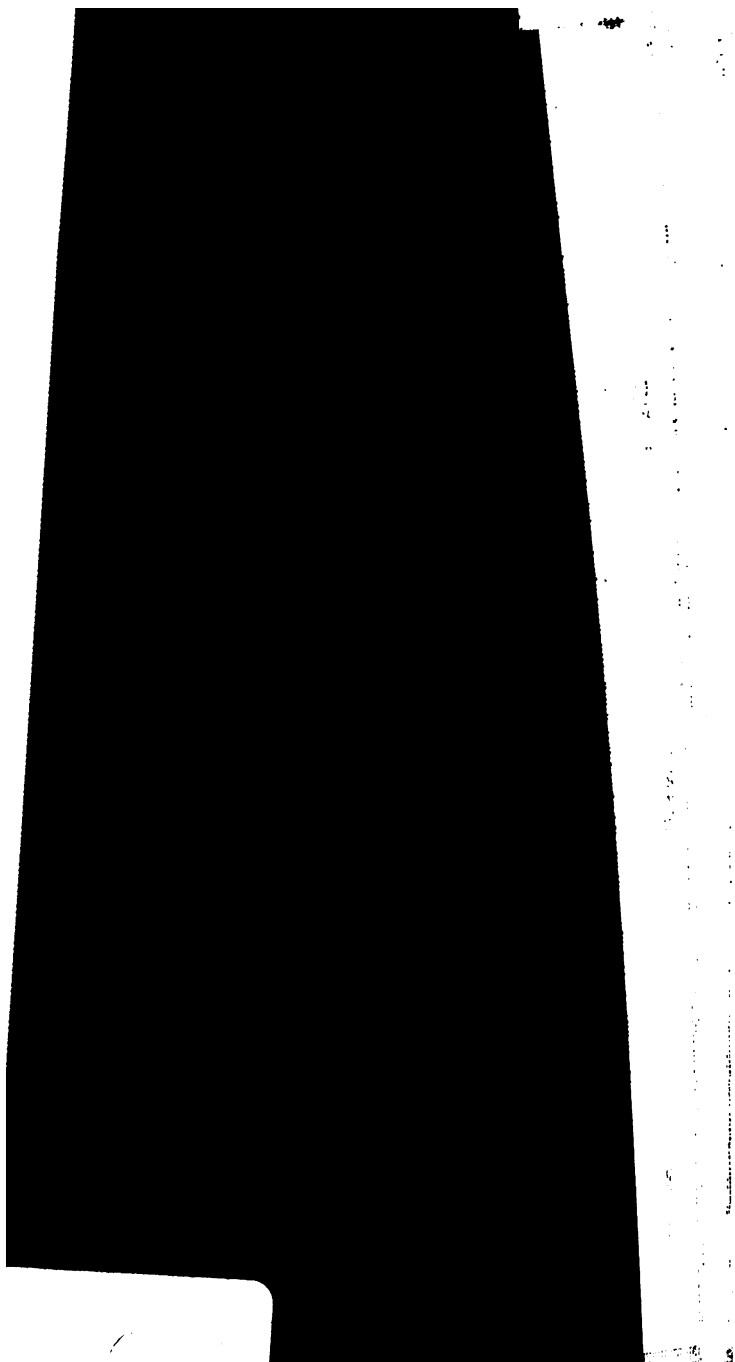
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Hachette's || French Classics

LES

# FOURBERIES DE SCAPIN

COMÉDIE

PAR

MOLIÈRE

With Grammatical and Explanatory Notes

BY

H. J. V. DE CANDOLE, Ph.D., M.A.,  
*Late French Master at Clifton College.*

NEW EDITION.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie.

LONDON: 18 KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS.

PARIS: 79 BOULEVARD SAINT-GERMAIN.

BOSTON: CARL SCHOENHOF.

1892.

*All rights reserved.*

**RANKEN, ELLIS, & Co., LTD.,**  
**Drury House, Drury Court, Strand,**  
**London, Great Britain**

PQ 1834  
F7  
1892

## LES FOURBERIES DE SCAPIN.

---

### INTRODUCTION.

**I**N "Les Fourberies de Scapin" Molière, like Shakespeare, borrowed largely from foreign sources. The "Phormio" of Terence gave him the first idea of this piece. "La Sœur," by Rotrou; "Le Pédant Joué," by Cyrano de Bergerac; "Pantalon Père de Famille," an Italian play; "Francisque," a farce by Tabarin; the "Emilie" of Grotto; and "Constance," by Larivey, have all contributed to work out the scenes. Louandre remarks that it was in allusion to these plagiarisms that Molière said :--

Je prends mon bien où je le trouve.  
I take my own where I find it.

Were this work a coarse farce, as Boileau has asserted, Molière would hardly have taken the trouble to make these adaptations, and, though it may not be regarded as one of the author's highest efforts, it is a masterpiece of its kind.

H. J. V. DE CANDOLE.

M636289

M

THE  
THE  
THE

## LES FOURBERIES DE SCAPIN.

### INTRODUCTION.

IN "Les Fourberies de Scapin" Molière, like Shakespeare, borrowed largely from foreign sources. The "Phormio" of Terence gave him the first idea of this piece. "La Soeur," by Racron; "Le Pedant Joué," by Cyrano de Bergerac; "Pantalon Père de Famille," an Italian play; "Francisquine," a farce by Tabarin; the "Emilie" of Grotto; and "Constance," by Larivey, have all contributed to work out the scenes. Louandre remarks that it was in allusion to these plagiarisms that Molière said ---

Je prends mon bien où je le trouve.  
I take my own where I find it.

Were this work a coarse farce, as Boileau has asserted, Molière would hardly have taken the trouble to make these adaptations, and, though it may not be regarded as one of the author's highest efforts, it is a masterpiece of its kind.

H. J. V. DE CANDOLE.

M636289

M



## GENERAL NOTES.

---

The notes and explanations will be found at the end of each play. They are arranged in accordance with the acts and scenes, with references to the *lines* in each page, not reckoning the names of the *dramatis personæ*, the running title, or the stage directions.

In the seventeenth century the two letters *ai* preceding the consonants *s* and *t* in the infinitives, present and imperfect tenses, and conditional mood, of some verbs, used invariably to be written *oi*, as

For	connaître	one finds	connoître.
„	je connais	„	connois.
„	il connaît	„	connoît.
„	je voudrais	„	voudrois.
„	il voudrait	„	voudroit.
„	il fallait, &c.,	„	falloit, &c.

The Editors have preferred pointing this out in a note to altering the text.

LES

# FOURBERIES DE SCAPIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES

## PERSONNAGES.

ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette.

GÉRONTE, père de Léandre et d'Hyacinte.

OCTAVE, fils d'Argante et amant d'Hyacinte.

LÉANDRE, fils de Géronte et amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, crue Égyptienne, et reconnue fille d'Argante, et amante de Léandre.

HYACINTE, fille de Géronte, et amante d'Octave.

SCAPIN, valet de Léandre, et fourbe.

SYLVESTRE, valet d'Octave.

NÉRINE, nourrice d'Hyacinte.

CARLE, fourbe.

DEUX PORTEURS.

La scène se passe à Naples

# LES FOURBERIES DE SCAPIN.

COMÉDIE EN TROIS ACTES<sup>1</sup>.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE I. — OCTAVE, SYLVESTRE.

OCTAVE. — Ah ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Sylvestre, d'apprendre au port que mon père revient ?

SYLVESTRE. — Oui.

OCTAVE. — Qu'il arrive ce matin même ?

SYLVESTRE. — Ce matin même.

OCTAVE. — Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?

SYLVESTRE. — Oui.

OCTAVE. — Avec une fille du seigneur Gêronte ?

SYLVESTRE. — Du seigneur Gêronte.

OCTAVE. — Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

SYLVESTRE. — Oui.

OCTAVE. — Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SYLVESTRE. — De votre oncle.

1. Cette pièce fut représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 24 mai 1671. Elle est imitée du *Phormion* de Térence. Molière a fait aussi quelques emprunts à *la Sœur*, comédie de Rotrou, et au *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac.

OCTAVE. — A qui mon père les a mandées par une lettre?

SYLVESTRE. — Par une lettre.

OCTAVE. — Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires?

SYLVESTRE. — Toutes nos affaires<sup>1</sup>.

OCTAVE. — Ah! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

SYLVESTRE. — Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE. — Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SYLVESTRE. — Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé que vous; et j'aurois bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCTAVE. — Je suis assassiné par ce maudit retour.

SYLVESTRE. — Je ne le suis pas moins.

OCTAVE. — Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

SYLVESTRE. — Les réprimandes ne sont rien; et plutôt au ciel que j'en fusse quitte à ce prix! mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies; et je vois se former, de loin, un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.

OCTAVE. — O ciel! par où sortir de l'embarras où je me trouve!

SYLVESTRE. — C'est à quoi vous deviez songer avant que de vous y jeter.

OCTAVE. — Ah! tu me fais mourir avec tes leçons hors de saison.

SYLVESTRE. — Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE. — Que dois-je faire? Quelle résolution prendre? A quel remède recourir?

1. Cette forme de dialogue en écho était fort goûtée au dix-septième siècle. Molière semble ici avoir fait quelques emprunts à *La Sœur de Rotrou*, acte I, scène 1.

SCÈNE II. — OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN. — Qu'est-ce, seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE. — Ah ! mon pauvre Scapin, je suis perdu ; je suis désespéré ; je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN. — Comment ?

OCTAVE. — N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

SCAPIN. — Non.

OCTAVE. — Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.

SCAPIN. — Hé bien ! qu'y a-t-il de si funeste ?

OCTAVE. — Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN. — Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt ; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE. — Ah ! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN. — A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentilleses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui ; et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE. — Comment ? quelle affaire. Scapin ?

SCAPIN. — Une aventure où je me brouillai avec la justice.

OCTAVE. — La justice ?

SCAPIN. — Oui. Nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SYLVESTRE. — Toi et la justice ?

SCAPIN. — Oui. Elle en usa fort mal avec moi ; et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE. — Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Gêronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés<sup>1</sup>.

SCAPIN. — Je sais cela.

OCTAVE. — Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Sylvestre, et Léandre sous ta direction.

SCAPIN. — Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE. — Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN. — Je sais cela encore.

OCTAVE. — Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, et me mena voir cette fille, que je trouvai belle, à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous momens sa beauté et sa grâce, me louoit son esprit et me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, et me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

1. Tout le récit qui va suivre est tiré du *Phormion* de Térence.

SCAPIN. — Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE. — Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est; une femme nous dit, en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN. — Où est-ce que cela nous mène?

OCTAVE. — La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN. — Ah! ah!

OCTAVE. — Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières de nuit, qui étoient de simple futaine; et sa coiffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules; et cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, et ce n'étoit qu'agrémens et que charmes que toute sa personne.

SCAPIN. — Je sens venir la chose.

OCTAVE. — Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je te dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN. — Oh! je n'en doute point; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout à fait charmante.

OCTAVE. — Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage; elle avoit, à pleurer, une grâce touchante, et sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN. — Je vois tout cela.

OCTAVE. — Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jetant amoureusement sur le corps de cette mou-



rante, qu'elle appeloit sa chère mère ; et il n'y avoit personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN. — En effet, cela est touchant ; et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fît aimer.

OCTAVE. — Ah ! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN. — Assurément. Le moyen de s'en empêcher !

OCTAVE. — Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là ; et demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon âme.

SYLVESTRE, à Octave. — Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez le-moi finir en deux mots<sup>1</sup>. (A Scapin.) Son cœur prend feu dès ce moment ; il ne sauroit plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère. Voilà mon homme au désespoir ; il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN. — J'entends.

SYLVESTRE. — Maintenant, mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendoit que dans deux mois ;

1. Ce trait est emprunté à Rotrou, dans *La Sœur*. Comme ici le valet dit au maître :

Si de ce long récit vous n'abrégez le cours,  
Le jour achèvera plus tôt que ce discours.  
Laissez-moi le finir avec une parole.

la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Gêronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE. — Et par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN. — Est-ce là tout ? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle ! c'est bien là de quoi se tant alarmer ! N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose ? Que diable ! te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème, pour ajuster vos affaires ! Fi ! peste soit du butor ! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper ; je les aurois joués tous deux par-dessous la jambe : et je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis.

SYLVESTRE. — J'avoue que le ciel ne m'a pas donné tes talens, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCTAVE. — Voici mon aimable Hyacinthe.

SCÈNE III. — HYACINTE, OCTAVE, SCAPIN  
SYLVESTRE.

HYACINTE. — Ah ! Octave, est-il vrai ce que Sylvestre vient de dire à Nérine, que votre père est de retour, et qu'il veut vous marier ?

OCTAVE. — Oui, belle Hyacinthe ; et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je ? vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité ? et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous ?

HYACINTE. — Oui, Octave, je suis sûre que vous

m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE. — Hé! peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie?

HYACINTE. — J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir, sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE. — Ah! ma chère Hyacinthe, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes; et je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HYACINTE. — Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sincères; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père qui veut vous marier à une autre personne; et je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE. — Non, belle Hyacinthe, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi; et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine; et sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinthe, car vos larmes me tuent, et je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HYACINTE. — Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai, d'un œil constant, ce qu'il plaira au ciel de résoudre de moi.

OCTAVE. — Le ciel nous sera favorable.

HYACINTE. — Il ne sauroit m'être contraire, si vous m'êtes fidèle.

OCTAVE. — Je le serai, assurément.

HYACINTE. — Je serai donc heureuse.

SCAPIN, à part. — Elle n'est pas tant sotte, ma foi; et je la trouve assez passable.

OCTAVE, montrant Scapin. — Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

SCAPIN. — J'ai fait de grands sermens de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être....

OCTAVE. — Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN, à Hyacinthe. — Et vous, ne me dites-vous rien?

HYACINTE. — Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

SCAPIN. — Il faut se laisser vaincre, et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE. — Crois que...

SCAPIN, à Octave. — Chut! (A Hyacinthe.) Allez-vous-en, vous, et soyez en repos.

SCÈNE IV. — OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN, à Octave. — Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.

OCTAVE. — Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance; et j'ai une timidité naturelle que je ne saurois vaincre.

SCAPIN. — Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, sur votre foiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude un peu de hardiesse; et songez à répondre résolument sur tout ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE. — Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN. — Ça, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous

ferez bien. Allons ; la mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE. — Comme cela ?

SCAPIN. — Encore un peu davantage.

OCTAVE. — Ainsi ?

SCAPIN. — Bon. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, et répondez-moi fermement, comme si c'étoit à lui-même. Comment ! pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu bien paroître devant mes yeux, après tes bons déportemens, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence ? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud ? est-ce là le fruit de mes soins ? le respect qui m'est dû ? le respect que tu me conserves ? (Allons donc ! ) Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin ! Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons... Oh ! que diable, vous demeurez interdit !

OCTAVE. — C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAPIN. — Hé ! oui ; c'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE. — Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

SCAPIN. — Assurément ?

OCTAVE. — Assurément.

SYLVESTRE. — Voilà votre père qui vient.

OCTAVE. — O ciel ! je suis perdu.

#### SCÈNE V. — SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN. — Holà, Octave ! demeurez, Octave. Le voilà enfui ! Quelle pauvre espèce d'homme ! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SYLVESTRE. — Que lui dirai-je ?

SCAPIN. — Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

SCÈNE VI. — ARGANTE, SCAPIN, ET SYLVESTRE  
dans le fond du théâtre.

ARGANTE, se croyant seul. — A-t-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là ?

SCAPIN, à Sylvestre. — Il a déjà appris l'affaire ; et elle lui tient si fort en tête, que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE, se croyant seul. — Voilà une témérité bien grande !

SCAPIN, à Sylvestre. — Écoutons-le un peu.

ARGANTE, se croyant seul. — Je voudrois bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN, à part. — Nous y avons songé.

ARGANTE, se croyant seul. — Tâcheront-ils de me nier la chose ?

SCAPIN, à part. — Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE, se croyant seul. — Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?

SCAPIN, à part. — Celui-là se pourra faire.

ARGANTE, se croyant seul. — Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?

SCAPIN, à part. — Peut-être.

ARGANTE, se croyant seul. — Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN, à part. — Nous allons voir.

ARGANTE, se croyant seul. — Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN, à part. — Ne jurons de rien.

ARGANTE, se croyant seul. — Je saurai mettre mon pependard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN, à part. — Nous y pourvoirons.

ARGANTE, se croyant seul. — Et pour le coquin de Sylvestre, je le rouerai de coups.

SYLVESTRE, à Scapin. — J'étois bien étonné s'il m'oublloit.

ARGANTE, apercevant Sylvestre. — Ah ! ah ! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens !

SCAPIN. — Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE. — Bonjour, Scapin. (A Sylvestre.) Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière ! et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence !

SCAPIN. — Vous vous portez bien, à ce que je vois.

ARGANTE. — Assez bien. (A Sylvestre.) Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN. — Votre voyage a-t-il été bon ?

ARGANTE. — Mon Dieu, fort bon ! Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN. — Vous voulez quereller ?

ARGANTE. — Oui, je veux quereller.

SCAPIN. — Hé ! qui, monsieur ?

ARGANTE, montrant Sylvestre. — Ce maraud-là.

SCAPIN. — Pourquoi ?

ARGANTE. — Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?

SCAPIN. — J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE. — Comment ! quelque petite chose ! Une action de cette nature !

SCAPIN. — Vous avez quelque raison.

ARGANTE. — Une hardiesse pareille à celle-là !

SCAPIN. — Cela est vrai.

ARGANTE. — Un fils qui se marie sans le consentement de son père !

SCAPIN. — Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE. — Je ne suis pas de cet avis, moi ; et je veux faire du bruit tout mon souf. Quoi ! tu ne trouves pas que j'ai tous les sujets du monde d'être en colère ?

SCAPIN. — Si fait. J'y ai d'abord été moi, lorsque j'ai su la chose ; et je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu

quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un père dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi ! je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourrait croire.

ARGANTE. — Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ?

SCAPIN. — Que voulez-vous ? Il y a été poussé par sa destinée

ARGANTE. — Ah ! ah ! Voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire, pour excuse, qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN. — Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE. — Et pourquoi s'y engageoit-il ?

SCAPIN. — Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous ? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raisonnable : témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire, de son côté, pis encore que votre fils. Je voudrois bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas, dans votre temps, fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un compagnon parmi les femmes.

ARGANTE. — Cela est vrai, j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN. — Que vouliez-vous qu'il fit ? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cel de vous, d'être aimé de toutes les femmes) ; il la trouve charmante, il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se



rend à sa poursuite; il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parents, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser<sup>1</sup>.

SYLVESTRE, à part. — L'habile fourbe que voilà !

SCAPIN. — Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort.

ARGANTE. — On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN, montrant Sylvestre. — Demandez-lui plutôt; il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE, à Sylvestre. — C'est par force qu'il a été marié ?

SYLVESTRE. — Oui, monsieur.

SCAPIN. — Voudrois-je vous mentir ?

ARGANTE. — Il devoit donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN. — C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE. — Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN. — Rompre ce mariage ?

ARGANTE. — Oui.

SCAPIN. — Vous ne le romprez point

ARGANTE. — Je ne le romprai point ?

SCAPIN. — Non.

ARGANTE. — Quoi ! je n'aurai pas pour moi les droits de père, et raison de la violence qu'on a faite à mon fils ?

SCAPIN. — C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE. — Il ne demeurera pas d'accord ?

SCAPIN. — Non.

ARGANTE. — Mon fils ?

SCAPIN. — Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses ? Il n'a garde d'aller avouer cela ; ce seroit se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

1. Ce récit est imité du *Phormion*.

ARGANTE. — Je me moque de cela.

SCAPIN. — Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE. — Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN. — Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE. — Je l'y forcerai bien.

SCAPIN. — Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE. — Il le fera, ou je le déshériterai.

SCAPIN. — Vous ?

ARGANTE. — Moi.

SCAPIN. — Bon !

ARGANTE. — Comment, bon ?

SCAPIN. — Vous ne le déshériterez point

ARGANTE. — Je ne le déshériterai point ?

SCAPIN. — Non.

ARGANTE. — Non ?

SCAPIN. — Non.

ARGANTE. — Ouais ! voici qui est plaisant ! Je ne déshériterai pas mon fils ?

SCAPIN. — Non, vous dis-je.

ARGANTE. — Qui m'en empêchera ?

SCAPIN. — Vous-même.

ARGANTE. — Moi ?

SCAPIN. — Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE. — Je l'aurai.

SCAPIN. — Vous vous moquez.

ARGANTE. — Je ne me moque point.

SCAPIN. — La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE. — Elle ne fera rien.

SCAPIN. — Oui, oui.

ARGANTE. — Je vous dis que cela sera.

SCAPIN. — Bagatelles.

ARGANTE. — Il ne faut point dire : Bagatelles.

SCAPIN. — Mon Dieu ! je vous connois ; vous êtes bon naturellement.

ARGANTE. — Je ne suis point bon, et je suis mé-

chant quand je veux<sup>1</sup>. Finissons ce discours, qui m'échauffe la bile. (A Sylvestre.) Va-t'en, pendard ; va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN. — Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE. — Je vous remercie. (A part.) Ah ! pour quoi faut-il qu'il soit fils unique ! et que n'ai-je à cette heure la fille que le ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière !

#### SCÈNE VII. — SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE. — J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train ; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance, et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

SCAPIN. — Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SYLVESTRE. — Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la justice.

SCAPIN. — Va, va, nous partagerons les périls en frères ; et trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

1. Molière a emprunté au *Tartuffe* le motif d'une partie de cette scène, qui se trouve aussi mot à mot dans le *Malade imaginaire*.

---

## ACTE DEUXIÈME.

### SCÈNE I. — GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE. — Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui ; et un matelot qui vient de Tarente m'a assuré qu'il avoit vu mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous propositions ; et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE. — Ne vous mettez pas en peine ; je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

GÉRONTE. — Ma foi, seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise ? l'éducation des enfans est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE. — Sans doute. A quel propos cela ?

GÉRONTE. — A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent, le plus souvent, de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE. — Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là ?

GÉRONTE. — Ce que je veux dire par là ?

ARGANTE. — Oui.

GÉRONTE. — Que si vous aviez, en brave père, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE. — Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre ?

GÉRONTE. — Sans doute ; et je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE. — Et si ce fils, que vous avez, en brave père, si bien morigéné, avait fait pis encore que le mien ? Hé ?

GÉRONTE. — Comment ?

ARGANTE. — Comment ?

GÉRONTE. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARGANTE. — Cela veut dire, seigneur Gêronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres ; et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE. — Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE. — On vous l'expliquera.

GÉRONTE. — Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils ?

ARGANTE. — Cela se peut faire.

GÉRONTE. — Et quoi, encore ?

ARGANTE. — Votre Scapin, dans mon dépit, ne m' a dit la chose qu'en gros, et vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

## SCÈNE II. — GÉRONTE, seul.

Que pourroit-ce être que cette affaire-ci ? Pis encore que le sien ? Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis ; et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer.

## SCÈNE III. — GÉRONTE, LÉANDRE.

GÉRONTE. — Ah ! vous voilà !

LÉANDRE, courant à Gêronte pour l'embrasser. — Ah ! mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour !

GÉRONTE, refusant d'embrasser Léandre. — Doucement. Parlons un peu d'affaire.

— Souffrez que je vous embrasse, et  
le repoussant encore. — Doucement, vous

— Quoi ! vous me refusez, mon père,  
primer mon transport par mes embrasse-

— Oui. Nous avons quelque chose à déb-  
table.

— Et quoi ?

— Tenez-vous, que je vous voie en  
face.

LÉANDRE. — Comment ?

GÉRONTE. — Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE. — Eh bien !

GÉRONTE. — Qu'est-ce donc qu'il s'est passé ici ?

LÉANDRE. — Ce qui s'est passé ?

GÉRONTE. — Oui. Qu'avez-vous fait dans mon ab-  
sence ?

LÉANDRE. — Que voulez-vous, mon père, que j'aie  
fait ?

GÉRONTE. — Ce n'est pas moi qui veux que vous  
ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez  
fait ?

LÉANDRE. — Moi ? Je n'ai fait aucune chose dont  
vous ayez lieu de vous plaindre.

GÉRONTE. — Aucune chose ?

LÉANDRE. — Non.

GÉRONTE. — Vous êtes bien résolu !

LÉANDRE. — C'est que je suis sûr de mon inno-  
cence.

GÉRONTE. — Scapin pourtant m'a dit de vos nou-  
velles.

LÉANDRE. — Scapin ?

GÉRONTE. — Ah ! ah ! ce mot vous fait rougir.

LÉANDRE. — Il vous a dit quelque chose de moi ?

GÉRONTE. — Ce lieu n'est pas tout à fait propre à  
vider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs.

Qu'on se rende au logis; j'y vais revenir tout à l'heure. Ah! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils, et tu peux bien, pour jamais, te résoudre à fuir de ma présence.

SCÈNE IV. — LÉANDRE, seul.

Me trahir de cette manière! Un coquin qui doit, par cent raisons, être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon père! Ah! je jure le ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

SCÈNE V. — OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE. — Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable! et que le ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours!

LÉANDRE. — Ah! ah! vous voilà! Je suis ravi de vous trouver, monsieur le coquin.

SCAPIN. — Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉANDRE, mettant l'épée à la main. — Vous faites le méchant plaisant! Ah! je vous apprendrai....

SCAPIN, se mettant à genoux. — Monsieur!

OCTAVE, se mettant entre eux deux pour empêcher Léandre de frapper Scapin. — Ah! Léandre!

LÉANDRE. — Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN, à Léandre. — Hé! monsieur!

OCTAVE, retenant Léandre. — De grâce!

LÉANDRE, voulant frapper Scapin. — Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE. — Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN. — Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE, voulant frapper Scapin. — Ce que tu m'as fait, traître!

OCTAVE, retenant encore Léandre. — Hé ! doucement.

LÉANDRE. — Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout à l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué ; on vient de me l'apprendre, et tu ne croyais pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret ; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN. — Ah ! monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là ?

LÉANDRE. — Parle donc.

SCAPIN. — Je vous ai fait quelque chose, monsieur ?

LÉANDRE. — Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN. — Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE, s'avancant pour frapper Scapin. — Tu l'ignores !

OCTAVE, retenant Léandre. — Léandre !

SCAPIN. — Hé bien, monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LÉANDRE. — C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour ?

SCAPIN. — Oui, monsieur, je vous en demande pardon.

LÉANDRE. — Je suis bien aise d'apprendre cela. Mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN. — Ce n'est pas cela, monsieur ?

LÉANDRE. — Non : c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN. — Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE, voulant frapper Scapin. — Tu ne veux pas parler ?

SCAPIN. — Hé !



OCTAVE, retenant Léandre. — Tout doux !

SCAPIN. — Oui, monsieur ; il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang, et vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, et m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, monsieur, qui l'avois retenue.

LÉANDRE. — C'est toi qui as retenu ma montre ?

SCAPIN. — Oui, monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE. — Ah ! ah ! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment ! Mais ce n'est pas cela encore que je demande.

SCAPIN. — Ce n'est pas cela ?

LÉANDRE. — Non, infâme ; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN, à part. — Peste !

LÉANDRE. — Parle vite, j'ai hâte.

SCAPIN. — Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE, voulant frapper Scapin. — Voilà tout ?

OCTAVE, se mettant au-devant de Léandre. — Hé !

SCAPIN. — Hé bien ! oui, monsieur. Vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉANDRE. — Hé bien !

SCAPIN. — C'étoit moi, monsieur, qui faisois le loup-garou.

LÉANDRE. — C'étoit toi, traître, qui faisois le loup-garou ?

SCAPIN. — Oui, monsieur ; seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.

LÉANDRE. — Je saurai me souvenir, en temps et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN. — A votre père ?

LÉANDRE. — Oui, fripon, à mon père.

SCAPIN. — Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉANDRE. — Tu ne l'as pas vu ?

SCAPIN. — Non, monsieur.

LÉANDRE. — Assurément ?

SCAPIN. — Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉANDRE. — C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN. — Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

SCÈNE VI. — LÉANDRE, OCTAVE, CARLE,  
SCAPIN.

CARLE. — Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

LÉANDRE. — Comment ?

CARLE. — Vos Égyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette ; et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LÉANDRE. — Dans deux heures ?

CARLE. — Dans deux heures.

SCÈNE VII. — LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LÉANDRE. — Ah ! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAPIN, se levant et passant fièrement devant Léandre. — Ah ! mon pauvre Scapin ! Je suis mon pauvre Scapin, à cette heure qu'on a besoin de moi.

LÉANDRE. — Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN. — Non, non ; ne me pardonnez rien ; passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuez.

LÉANDRE. — Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN. — Point, point ; vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE. — Tu m'es trop précieux ; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toutes choses

SCAPIN. — Non. Tuez-moi, vous dis-je.

LÉANDRE. — Ah ! de grâce, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE. — Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN. — Le moyen, après une avanie de la sorte ?

LÉANDRE. — Je te conjure d'oublier mon emportement, et de me prêter ton adresse.

OCTAVE. — Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN. — J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE. — Il faut quitter ton ressentiment.

LÉANDRE. — Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour ?

SCAPIN. — Me venir faire, à l'improviste, un affront comme celui-là !

LÉANDRE. — J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN. — Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme !

LÉANDRE. — J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN. — Me vouloir passer son épée au travers du corps !

LÉANDRE. — Je t'en demande pardon de tout mon cœur ; et, s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE. — Ah ! ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN. — Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LÉANDRE. — Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN. — On y songera.

LÉANDRE. — Mais tu sais que le temps presse.

SCAPIN. — Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LÉANDRE. — Cinq cents écus.

SCAPIN. — Et à vous?

OCTAVE. — Deux cents pistoles.

SCAPIN. — Je veux tirer cet argent de vos pères. (A Octave.) Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée. (A Léandre.) Et, quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore; car vous savez que pour l'esprit, il n'en a pas, grâces à Dieu, grande provision, et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point; il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance.

LÉANDRE. — Tout beau, Scapin.

SCAPIN. — Bon, bon, on fait bien scrupule de cela! Vous moquez-vous? Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux. (A Octave.) Et vous, avertissez votre Sylvestre de venir vite jouer son rôle.

SCÈNE VIII. — ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN, à part. — Le voilà qui rumine.

ARGANTE, se croyant seul. — Avoir si peu de conduite et de considération! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeunesse impertinente!

SCAPIN. — Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE. — Bonjour, Scapin.

SCAPIN. — Vous rêvez à l'affaire de votre fils?

ARGANTE. — Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN. — Monsieur, la vie est mêlée de traverses;

il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE. — Quoi ?

SCAPIN. — Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer, se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée ; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie ; et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied, aux bastonnades, aux étrivières ; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.

ARGANTE. — Voilà qui est bien ; mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser

SCAPIN. — Ma foi, monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez par quelque autre voie d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE, — Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

SCAPIN. — Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude ; car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfans, que cela ne m'émeuve ; et, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE. — Je te suis obligé.

SCAPIN. — J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession,

de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avalier un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneroient auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent

ARGANTE. — Et qu'a-t-il demandé?

SCAPIN. — Oh! d'abord des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE. — Et quoi?

SCAPIN. — Des choses extravagantes.

ARGANTE. — Mais encore?

SCAPIN. — Il ne parloit pas moins que cinq ou six cents pistoles.

ARGANTE. — Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer! Se moque-t-il des gens?

SCAPIN. — C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée; je suis après à m'équiper; et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je ne'en saurois avoir une qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE. — Hé bien! pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN. — Il faudra le harnois et les pistolets; et cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE. — Vingt pistoles et soixante, ce seroit quatre-vingts.

SCAPIN. — Justement.

ARGANTE. — C'est beaucoup : mais, soit ; je consens à cela.

SCAPIN. — Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles

ARGANTE. — Comment, diantre ! Qu'il se promène, il n'aura rien du tout.

SCAPIN. — Monsieur !

ARGANTE. — Non ; c'est un impertinent.

SCAPIN. — Voulez-vous que son valet aille à pied ?

ARGANTE. — Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAPIN. — Mon Dieu, monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie ; et donnez tout, pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE. — Hé bien ! soit ; je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN. — Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter....

ARGANTE. — Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ! C'en est trop ; et nous irons devant les juges.

SCAPIN. — De grâce ! monsieur....

ARGANTE. — Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN. — Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE. — Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN. — Considérez....

ARGANTE. — Non : j'aime mieux plaider.

SCAPIN. — Eh ! monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'appels et de degrés de juridiction ; combien de procédures embarrassantes ; combien d'animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer, sergens, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges et leurs clerks. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui,

pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptans. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et des arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu ; et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider ; et la seule pensée d'un procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE. — A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAPIN. — Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE. — Deux cents pistoles !

SCAPIN. — Oui.

ARGANTE, se promenant en colère. — Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN. — Faites réflexion.

ARGANTE. — Je plaiderai.

SCAPIN. — Ne vous allez point jeter....

ARGANTE. — Je veux plaider.

SCAPIN. — Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, les conseils, productions, et journées du procureur. Il vous en faudra pour les



consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs clercs ; sans parler de tous les présens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE. — Comment ! deux cents pistoles !

SCAPIN. — Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchans plaisans d'avocats, j'aimerois mieux donner trois cents pistoles, que de plaider.

ARGANTE. — Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN. — Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais, si j'étois que de vous, je fuirais les procès.

ARGANTE. — Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN. — Voici l'homme dont il s'agit.

#### SCÈNE IX. — ARGANTE, SCAPIN, SYLVESTRE, déguisé en spadassin.

SYLVESTRE. — Scapin, fais-moi connoître un peu cet Argante qui est père d'Octave.

SCAPIN. — Pourquoi, monsieur ?

SYLVESTRE. — Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN. — Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez ; et il dit que c'est trop.

SYLVESTRE. — Par la mort ! par la tête ! par le ventre ! si je le trouve, je le veux échanger, dussé-je être roué tout vif.

(Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derrière Scapin.)

SCAPIN. — Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SYLVESTRE. — Lui, lui ? Par le sang ! par la tête ! s'il étoit là, je lui donnerois tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (Apercevant Argante.) Qui est cet homme-là ?

SCAPIN. — Ce n'est pas lui, monsieur ; ce n'est pas lui.

SYLVESTRE. — N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

SCAPIN. — Non, monsieur ; au contraire, c'est son ennemi capital.

SYLVESTRE. — Son ennemi capital ?

SCAPIN. — Oui.

SYLVESTRE. — Ah ! parbleu, j'en suis ravi. (A Argante.) Vous êtes ennemi, monsieur, de ce faquin d'Argante ? Hé ?

SCAPIN. — Oui, oui ; je vous en réponds.

SYLVESTRE, secouant rudement la main d'Argante. — Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les sermens que je saurois faire, qu'avant la fin du jour, je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN. — Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

SYLVESTRE. — Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAPIN. — Il se tiendra sur ses gardes, assurément ; et il a des parens, des amis et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SYLVESTRE. — C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande. (Mettant l'épée à la main.) Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouvé-je à cette heure avec

tout son secours ! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main ! (Se mettant en garde.) Comment ! maraude, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ! Allons, morbleu, tue. (Poussant de tous les côtés, comme s'il avait plusieurs personnes à combattre.) Point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah, coquins ! ah, canaille ! vous en voulez par là ! je vous en ferai tâter votre souf. Soutenez, maraude ; soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. (Se tournant du côté d'Argante et de Scapin.) A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez ! Pied ferme, morbleu ! pied ferme !

SCAPIN. — Hé, hé, hé ! monsieur, nous n'en sommes pas.

SYLVESTRE. — Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

#### SCÈNE X. — ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN. — Hé bien ! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Or sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE, tout tremblant. — Scapin.

SCAPIN. — Plait-il ?

ARGANTE. — Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAPIN. — J'en suis ravi pour l'amour de vous.

ARGANTE. — Allons le trouver ; je les ai sur moi.

SCAPIN. — Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paroissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et, de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE. — Oui ; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN. — Est-ce que vous vous défiez de moi ?

ARGANTE. — Non pas ; mais ...

SCAPIN. — Parbleu ! monsieur, je suis un fourbe, ou

je suis honnête homme ; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE. — Tiens donc.

SCAPIN. — Non, monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARGANTE. — Mon Dieu ! tiens.

SCAPIN. — Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARGANTE. — Tiens, te dis-je ; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN. — Laissez-moi faire ; il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE. — Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN. — Je ne manquerai pas d'y aller. (Seul.) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah ! ma foi, le voici. Il semble que le ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCÈNE XI. — GÉRONTE, SCAPIN.

SCAPIN, faisant semblant de ne pas voir Gêronte. — O ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Gêronte, que feras-tu ?

GÉRONTE, à part. — Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

SCAPIN. — N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Gêronte ?

GÉRONTE. — Qu'y a-t-il, Scapin ?

SCAPIN, courant sur le théâtre sans vouloir entendre ni voir Gêronte. — Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune ?

GÉRONTE, courant après Scapin. — Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAPIN. — En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE. — Me voici.

SCAPIN. — Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE, arrêtant Scapin. — Holà ! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN. — Ah ! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE. — Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

SCAPIN. — Monsieur...

GÉRONTE. — Quoi ?

SCAPIN. — Monsieur votre fils....

GÉRONTE. — Hé bien ! mon fils....

SCAPIN. — Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE. — Et quelle ?

SCAPIN. — Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos ; et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE. — Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?

SCAPIN. — Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne

lui envoyez par moi, tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE. — Comment, diantre ! cinq cents écus !

SCAPIN. — Oui, monsieur ; et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE. — Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon !

SCAPIN. — C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE. — Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. — Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE. — Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN. — La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

GÉRONTE. — Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. — Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE. — Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN. — Quoi, monsieur ?

GÉRONTE. — Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN. — Hé ! monsieur, songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

GÉRONTE. — Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. — Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE. — Tu dis qu'il demande....

SCAPIN. — Cinq cents écus.

GÉRONTE. — Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

SCAPIN. — Vraiment oui, de la conscience à un Turc !

GÉRONTE. — Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

SCAPIN. — Oui, monsieur ; il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE. — Croit-il, le traître que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

SCAPIN. — Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE. — Mais que diable alloit-il faire à cette galère ?

SCAPIN. — Il est vrai. Mais quoi ! on ne prévoyoit pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

GÉRONTE. — Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN. — Bon.

GÉRONTE. — Tu l'ouvriras.

SCAPIN. — Fort bien.

GÉRONTE. — Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, en lui rendant la clef. — Eh ! monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites ; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE. — Mais que diable alloit-il faire à cette galère ?

SCAPIN. — Oh ! que de paroles perdues ! Laissez-là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas, mon pauvre maître ! peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout

ce que j'ai pu ; et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE. — Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

SCAPIN. — Dépêchez donc vite, monsieur ; je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE. — N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

SCAPIN. — Non. Cinq cents écus.

GÉRONTE. — Cinq cents écus !

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Que diable alloit-il faire à cette galère ?

SCAPIN. — Vous avez raison ; mais hâtez-vous.

GÉRONTE. — N'y avoit-il point d'autre promenade ?

SCAPIN. — Cela est vrai ; mais faites promptement.

GÉRONTE. — Ah ! maudite galère !

SCAPIN, à part. — Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE. — Tiens, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyois pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. (Tirant sa bourse de sa poche, et la présentant à Scapin.) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN, tendant la main. — Oui, monsieur.

GÉRONTE, retenant sa bourse qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin. — Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN, tendant encore la main. — Oui.

GÉRONTE, recommençant la même action. — Un infâme.

SCAPIN, tendant toujours la main. — Oui.

GÉRONTE, de même. — Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN. — Laissez-moi faire.

GÉRONTE, de même. — Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE, de même. — Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.



SCAPIN. — Fort bien.

GÉRONTE, de même. — Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE, remettant sa bourse dans sa poche, et s'en allant.

— Va, va vite requérir mon fils.

SCAPIN, courant après Gêronte. — Holà, monsieur.

GÉRONTE. — Quoi?

SCAPIN. — Où est donc cet argent?

GÉRONTE. — Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN. — Non, vraiment; vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE. — Ah! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN. — Je le vois bien.

GÉRONTE. — Que diable alloit-il faire dans cette galère? Ah! maudite galère! traître de Turc! à tous les diables.

SCAPIN, seul. — Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache; mais il n'est pas quitte envers moi; et je veux qu'il me paye en une autre monnoie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils<sup>1</sup>.

#### SCÈNE XII. — OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE. — Hé bien! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise?

LÉANDRE. — As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est?

SCAPIN, à Octave. — Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.

OCTAVE. — Ah! que tu me donnes de joie!

SCAPIN, à Léandre. — Pour vous, je n'ai pu faire rien.

1. L'idée de cette scène et plusieurs excellents traits sont pris dans *le Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac, joué dix-huit ans avant *les Fourberies de Scapin*. C'est à propos de cet emprunt que Molière disait: « Je prends mon bien où je le trouve. »

LÉANDRE, voulant s'en aller. — Il faut donc que j'aie mourir; et je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN. — Holà! Holà! tout doucement. Comme diantre vous allez vite!

LÉANDRE, se retournant. — Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN. — Allez, j'ai votre affaire ici

LÉANDRE. — Ah! tu me redonnes la vie.

SCAPIN. — Mais à condition que vous me permettez, à moi, une petite vengeance contre votre père, pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE. — Tout ce que tu voudras.

SCAPIN. — Vous me le promettez devant témoin.

LÉANDRE. — Oui.

SCAPIN. — Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE. — Allons en promptement acheter celle que j'adore.

## ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ZERBINETTE, HYACINTE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE. — Oui, vos amans ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble; et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYACINTE, à Zerbinette. — Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagnie de la sorte; et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons, ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE. — J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN. — Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE. — Pour l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN. — Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant; et ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE. — Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; et ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris : mais tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres; et ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; et, pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi, qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN. — C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur; et je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE. — C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchemens.

SCAPIN. — Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HYACINTE, à Zerbinette. — La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE. — Vous avez cet avantage au moins, que vous savez de qui vous êtes née, et que l'appui de vos parens, que vous pouvez faire connoître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur, et faire

donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être; et l'on me voit dans un état qui n'adoucir pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HYACINTE. — Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

ZERBINETTE. — Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HYACINTE. — Hélas! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble!

SCAPIN. — Vous vous moquez; la tranquillité en amour est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux; il faut du haut et du bas dans la vie; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE. — Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paye assez bien par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN. — Voilà Sylvestre, qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SYLVESTRE. — Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN. — Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SYLVESTRE. — Je te l'ai déjà dit, tu quitterois le dessein que tu as, si tu m'en voulois croire.

SCAPIN. — Oui ; mais c'est moi que j'en croirai.

SYLVESTRE. — A quoi diable te vas-tu amuser ?

SCAPIN. — De quoi diable te mets tu en peine ?

SYLVESTRE. — C'est que je vois que, sans nécessité, tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN. — Hé bien ! c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.

SYLVESTRE. — Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN. — Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté ; et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE, à Scapin. — Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN. — Allez. Je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, et de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas.

## SCÈNE II. — GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE. — Hé bien ! Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN. — Votre fils, monsieur, est en lieu de sûreté ; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrois, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE. — Comment donc ?

SCAPIN. — A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE. — Moi ?

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Et qui ?

SCAPIN. — Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur, est ce

qui vous pousse le plus fort à faire rompre leur mariage ; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même, deçà et delà, des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison : de sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas ni à droite, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE. — Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN. — Je ne sais pas, monsieur ; et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et.... Attendez. (Scapin fait semblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a personne.)

GÉRONTE, en tremblant. — Hé ?

SCAPIN, revenant. — Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE. — Ne saurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

SCAPIN. — J'en imagine bien un ; mais je courrois risque, moi, de me faire assommer.

GÉRONTE. — Hé ! Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN. — Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne sauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE. — Tu en seras récompensé, je t'assure ; et je te promets cet habit-ci quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN. — Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que....

GÉRONTE, croyant voir quelqu'un. — Ah !

SCAPIN. — Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous char-

gerai sur mon dos comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. — L'invention est bonne.

SCAPIN. — La meilleure du monde. Vous allez voir. (A part.) Tu me payeras l'imposture.

GÉRONTE. — Hé ?

SCAPIN. — Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond ; et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE. — Laisse-moi faire ; je saurai me tenir....

SCAPIN. — Cachez-vous ; voici un spadassin qui vous cherche. (En contrefaisant sa voix.) « Quoi ! jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Gêronte, et quelqu'un, par charité, né m'enseignera pas où il est ! » (A Gêronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. « Cadédis, jé lé trouberrai, sé cachât-il au centre de la terre. » (A Gêronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. (Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.) « Oh ! l'homme au sac. » Monsieur. « Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Gêronte. » Vous cherchez le seigneur Gêronte ? « Oui, mordi, jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, monsieur ? « Pour quelle affaire ? » Oui. « Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton. » Oh ! monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. « Qui ? cé fat dé Gêronte, cé maraud, cé vêltre ? » Le seigneur Gêronte, monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni bêtire ; et vous devriez, s'il vous plait, parler d'une autre façon. « Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hauteur ? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Gêronte ? » Oui, monsieur, j'en suis. « Ah ! cadédis, tu es dé ses

amis : à la vonne hure. » (Donnant plusieurs coups de bâton sur le sac.) « Tiens, boilà cé qué jé té vaille pour lui. » (Criant comme s'il recevoit des coups de bâton.) Ah, ah, ah, ah, monsieur. Ah, ah, monsieur, tout beau. Ah, doucement. Ah, ah, ah. « Va, porte-lui cela de ma part. Adiusias. » Ah ! Diable soit le Gascon ! Ah !

GÉRONTE, mettant la tête hors du sac. — Ah ! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN. — Ah ! monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE. — Comment ! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN. — Nenni, monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GÉRONTE. — Que veux-tu dire ? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN. — Non, vous dis-je ; ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE. — Tu devois donc te retirer un peu plus loin pour m'épargner....

SCAPIN, lui remettant la tête dans le sac. — Prenez garde ; en voici un autre qui a la mine d'un étranger. (Cet endroit est de même que celui du Gascon, pour le changement de langage et le jeu de théâtre.) « Parti, moi courir comme une Basque, et moi ne pouvra point troufair de tout le jour sti diable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, monsir l'homme, s'il ve platt, fous safoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair ? » Non, monsieur, je ne sais point où est Géronte. « Dites-moile, fous, frenchemente, moi li fouloir pas grand chose à lui. L'est seulement pour lui donner une petite ré gale sur le dos d'une douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. » Je vous assure, monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que ji foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, monsieur. « Li est assurémente quelque histoire là tetans. » Point du tout, monsieur. « Moi l'avoir enfie de tonner ain coup



d'épée dans sti sac. » Ah ! monsieur, gardez-vous-en bien. « Montre-le-moi un peu, fous, ce que c'être là. » Tout beau, monsieur. « Quement, tout beau ? » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi, je le fouloir foir, moi. » Vcus ne le verrez point. « Ah ! que de badinerments ! » Ce sont hardes qui m'appartiennent. « Montre-moi, fous, te dis-je. » Je n'enferai rien. « Toi ne faire rien ? » Non. « Moi pailler destes bâtonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. « Ah ! toi faire le trôle ? » (Donnant des coups de bâton sur le sac et criant comme s'il les recevoit.) Ahi, ahi, ahi ! Ah, monsieur, ah, ah, ah, ah. « Jusqu'au refoir : l'être là un petit leçon pour li apprendre à toi à parler insolentement. » Ah ! peste soit du baragouineux ! Ah !

GÉRONTE, sortant la tête du sac. — Ah ! je suis roué.  
SCAPIN. — Ah ! je suis mort.

GÉRONTE. — Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos ?

SCAPIN, lui remettant la tête dans le sac. — Prenez garde ; voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (Contrefaisant la voix de plusieurs personnes.) « Allons, tâchons à trouver ce Gêronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. » (A Gêronte, avec sa voix ordinaire.) Cachez-vous bien. « Ah ! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » Hé ! messieurs, ne me maltraitez point. « Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. » Hé ! messieurs, doucement. (Gêronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de scapin.) « Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. » J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. « Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira.

« Tu as envie d'être battu? » Je ne trahirai point mon maître. « Ah! tu en veux tâter? Voilà.... » Oh! (Comme il est près de frapper, G ron te sort du sac, et Scapin s'enfuit.)

G RONTE, seul. — Ah! infâme! ah! traître! ah! scélérat! C'est ainsi que tu m'assassines?

SCÈNE III. — ZERBINETTE, G RONTE.

ZERBINETTE, riant, sans voir G ron te. — Ah, ah. Je veux prendre un peu l'air.

G RONTE, à part, sans voir Zerbinette. — Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE, sans voir G ron te. — Ah, ah, ah, ah. La plaisante histoire! et la bonne dupe que ce vieillard!

G RONTE. — Il n'y a rien de plaisant à cela; et vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE. — Quoi? Que voulez-vous dire, monsieur?

G RONTE. — Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE. — De vous?

G RONTE. — Oui.

ZERBINETTE. — Comment! qui songe à se moquer de vous?

G RONTE. — Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE. — Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle, qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père, pour en attraper de l'argent.

G RONTE. — Par un fils à son père, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE. — Oh! Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire; et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉRONTE. — Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE. — Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Égyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas; et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connaître sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposés à me laisser à lui, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit très-souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il étoit un peu dénué d'argent. Il a un père qui, quoique riche, est un avaricieux fiéffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurais-je souvenir de son nom? Haie. Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point?

GÉRONTE. — Non.

ZERBINETTE. — Il y a à son nom du ron.... ronte.... Or.... Oronte. Non. Gé.... Géronte. Oui, Géronte, justement; voilà mon vilain; je l'ai trouvé; c'est ce ladrelà que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; et mon amant m'alloit perdre, faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GÉRONTE, à part. — Ah! coquin que tu es!

ZERBINETTE. — Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah, ah, ah, ah. Je ne saurois m'en souvenir, que je ne rie de tout mon cœur Ah, ah, ah. Il est allé trouver ce chien d'avare, ah, ah, ah ; et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi, hi, ils avoient vu une galère turque, où on les avoit invités d'entrer ; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation, ah ; que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer, et que le Turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout à l'heure cinq cents écus. Ah, ah, ah. Voilà mon ladre, mon vilain dans de furieuses angoisses ; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande, sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah. Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles ; et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah, ah, ah. Il veut envoyer la justice en mer, après la galère du Turc. Ah, ah, ah. Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah. Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un : « Mais que diable alloit-il faire à cette galère ? Ah ! maudite galère ! Traître de Turc ! » Enfin, après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et soupiré.... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte ; qu'en dites-vous ?

GÉRONTE. — Je dis que le jeune homme est un pendar, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait ; que l'Égyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme

d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille ; et que le valet est un scélérat qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

#### SCÈNE IV. — ZERBINETTE, SYLVESTRE.

SYLVESTRE. — Où est-ce donc que vous vous échappez ? Savez-vous bien que vous venez de parler là au père de votre amant ?

ZERBINETTE. — Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui-même, sans y penser, pour lui conter son histoire.

SYLVESTRE. — Comment, son histoire ?

ZERBINETTE. — Oui. J'étois toute remplie du conte, et je brûlois de le redire. Mais qu'importe ? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis ni mieux.

SYLVESTRE. — Vous aviez grande envie de babiller ; et c'est avoir bien de la langue, que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE. — N'auroit-il pas appris cela de quelque autre ?

#### SCÈNE V. — ARGANTE, ZERBINETTE, SYLVESTRE.

ARGANTE, derrière le théâtre. — Holà ! Sylvestre.

SYLVESTRE, à Zerbinette. — Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

#### SCÈNE VI. — ARGANTE, SYLVESTRE.

ARGANTE. — Vous vous êtes donc accordés, coquins, vous vous êtes accordés, Scapin, vous et mon fils, pour me fourber ; et vous croyez que je l'endure ?

SYLVESTRE. — Ma foi, monsieur, si Scapin vous

fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE. — Nous verrons cette affaire, pendar, nous verrons cette affaire, et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

SCÈNE VII. — GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE.

GÉRONTE. — Ah ! seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.

ARGANTE. — Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GÉRONTE. — Le pendar de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

ARGANTE. — Le même pendar de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.

GÉRONTE. — Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cents écus ; il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE. — Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GÉRONTE. — Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SYLVESTRE, à part. — Plaise au ciel que, dans tout ceci, je n'aie point ma part !

GÉRONTE. — Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisais toute ma consolation ; et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE. — Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ?

GÉRONTE. — J'ai eu mes raisons pour cela ; et des

intérêts de famille m'ont obligé, jusques ici, à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je ?

SCÈNE VIII. — ARGANTE, GÉRONTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

GÉRONTE. — Ah ! te voilà, Nérine ?

NÉRINE, se jetant aux genoux de Gêronte. — Ah ! seigneur Pandolphe....

GÉRONTE. — Appelle-moi Gêronte, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avaient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE. — Las ! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici !

GÉRONTE. — Où est ma fille et sa mère ?

NÉRINE. — Votre fille, monsieur, n'est pas loin d'ici ; mais, avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉRONTE. — Ma fille mariée ?

NÉRINE. — Oui, monsieur.

GÉRONTE. — Et avec qui ?

NÉRINE. — Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

GÉRONTE. — O ciel !

ARGANTE. — Quelle rencontre !

GÉRONTE. — Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉRINE. — Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE. — Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante.

SYLVESTRE, seul. — Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante.

SCÈNE IX. — SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN. — Hé bien ! Sylvestre, que font nos gens ?

SYLVESTRE. — J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinthe s'est trouvée la fille du seigneur G ronte ; et le hasard a fait ce que la prudence des pères avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le seigneur G ronte.

SCAPIN. — Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal, et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SYLVESTRE. — Prends garde à toi. Les fils se pourraient bien raccommoder avec les pères, et toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN. — Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et....

SYLVESTRE. — Retire-toi, les voilà qui sortent.

SCÈNE X. — G RONTE, ARGANTE, HYACINTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

G RONTE. — Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie auroit été parfaite, si j'y avois pu voir votre mère avec vous.

ARGANTE. — Voici Octave tout à propos.

SCÈNE XI. — ARGANTE, G RONTE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE

ARGANTE. — Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le ciel....

OCTAVE. — Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.



ARGANTE. — Oui. Mais tu ne sais pas....

OCTAVE. — Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE. — Je te veux dire que la fille du seigneur Gêronte

OCTAVE. — La fille du seigneur Gêronte ne me sera jamais de rien.

GÊRONTE. — C'est elle....

OCTAVE, à Gêronte. — Non, monsieur; je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SYLVESTRE, à Octave. — Écoutez....

OCTAVE. — Non. Tais toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE, à Octave. — Ta femme....

OCTAVE. — Non, vous dis-je, mon père; je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinte. (Traversant le théâtre pour se mettre à côté d'Hyacinte.) Oui, vous avez beau faire; la voilà celle à qui ma foi est engagée. Je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE. — Hé bien! c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui suit toujours sa pointe!

HYACINTE, montrant Gêronte. — Oui, Octave, voilà mon père que j'ai trouvé; et nous nous voyons hors de peine.

GÊRONTE. — Allons chez moi; nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTE, montrant Zerbinette. — Ah! mon père, je vous demande, par grâce, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GÊRONTE. — Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même.

ZERBINETTE. — Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous; et je ne vous connoissois que de réputation.

GÊRONTE. — Comment! que de réputation?

HYACINTE. — Mon père, la passion que mon frère

a pour elle n'a rien de criminel, et je réponds de sa vertu.

GÉRONTE. — Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle ? une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse !

SCÈNE XII. — ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

LÉANDRE. — Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville et d'honnête famille ; que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans : et voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parens.

ARGANTE. — Hélas ! à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GÉRONTE. — Votre fille ?

ARGANTE. — Oui, ce l'est ; et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré.

HYACINTE. — O ciel ! que d'aventures extraordinaires !

SCÈNE XIII. — ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE, CARLE.

CARLE. — Ah ! messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÉRONTE. — Quoi ?

CARLE. — Le pauvre Scapin...

GÉRONTE. — C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE. — Hélas ! monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre,

qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE. — Où est-il ?

CARLE. — Le voilà.

SCÈNE XIV. — ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SCAPIN, SYLVESTRE, CARLE.

SCAPIN, apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges comme s'il avoit été blessé. — Ahi, ahi. Monsieur, vous me voyez... ahi, vous me voyez dans un étrange état. Ahi. Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi. Oui, messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Géronte. Ahi.

ARGANTE. — Pour moi, je te pardonne ; va, meurs en repos.

SCAPIN, à Géronte. — C'est vous, monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton que....

GÉRONTE. — Ne parle pas davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN. — C'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je....

GÉRONTE. — Laissons cela.

SCAPIN. — J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que....

GÉRONTE. — Mon Dieu ! tais-toi.

SCAPIN. — Les malheureux coups de bâton que je vous....

GÉRONTE. — Tais-toi, te dis-je ; j'oublie tout.

SCAPIN. — Hélas ! quelle bonté ! mais est-ce de bon cœur, monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que..

GÉRONTE. — Hé! oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout ; voilà qui est fait.

SCAPIN. — Ah! monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GÉRONTE. — Oui ; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN. — Comment! monsieur?

GÉRONTE. — Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.

SCAPIN. — Ahi, ahi. Voilà mes faiblesses qui me reprennent.

ARGANTE. — Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

GÉRONTE. — Soit.

ARGANTE. — Allons souper ensemble pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN. — Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN DES FOURDERIES DE SCAPIN.



# NOTES.

## ACT I.

### SCENE I.

<i>Page</i>	<i>3 line</i>	6—Le matin même	This very morning
3	16—Tu tiens ces nou-	velles	You have this news
4	16—Je suis assassiné		I am overwhelmed
4	24—Un nuage de coups	de bâton qui crè-	A storm of blows that will
		vera sur mes épau-	burst on my shoulders
		les	
4	28—Avant que de		Molière and Corneille used
			indifferently <i>avant de</i> ,
			<i>avant que</i> , <i>avant que de</i>
			before a verb in the infi-
			nitive present

### SCENE II.

5	8—De ce qui me re-	garde	Of what concerns me. Re-
			garder means to look at ;
			must never be translated
			by the English verb to
			regard, which means to
			esteem
5	16—Il ne tiendra qu'à		It will only depend upon
		vous	you
5	17—Homme consolatif		A man able to comfort.
			Consolatif is rarely if ever
			used now
5	19—Trouver quelque in-	vention, forger	Hit on some trick, contrive
		quelque machine	some plot
5	26—Toutes les fabriques		For hitting on, inventing,
		de ces gentilleses	all those witty tricks, those
		d'esprit, de ces	ingenious, clever, strata-
		galantries ingéni-	gems
		ceuses	

Page 5 line 27 — A qui

Vaugelas gave as a rule that qui governed by a preposition only applied to persons; but neither Molière nor his contemporaries conformed to this rule. Molière seems to have had an antipathy for the pronoun lequel, which, according to Génin appears only eight times in his writings

- |   |  |  |
|---|--|--|
| 5 | 29—Qui fût plus habile                 | Ouvrier en ressorts, who                                     |
|   | ouvrier de ressorts                    | could work out better any                                    |
|   | et d'intrigues                         | plot or intrigue   |
| 5 | 33—Certain chagrin                     | Some annoyance in an affair                                  |
|   | d'une affaire                          | Certain placed after chagrin would mean a positive annoyance |
| 6 | 1—Je me brouillai avec                 | The law and I fell out                                       |
|   | la justice                             |  |
| 6 | 7—Elle en usa fort mal                 | It treated me very badly,                                    |
|   | avec moi                               | scurvily   |
| 6 | 9—Baste ! Ne laissez                   | Baste, from the Ital. basta,                                 |
|   | pas de me conter                       | from bastare, to suffice.                                    |
|   |  | Enough of that ; go on                                       |
|   |  | telling me your story  |
| 6 | 22—Egyptienne                          | Gipsy-girl.  |
| 6 | 36—Les feux de l'amour                 | The feeling of love  |
| 7 | 3—L'objet de ses vœux                  | The lady of his love   |
| 7 | 13—Assistée d'une servante qui faisait | Attended by a servant who                                    |
|   | des regrets                            | was wailing  |
| 7 | 20—Mecanique petite                    | A shabby little skirt. Mé-                                   |
|   | jupe                                   | chant before means value-                                    |
|   |  | less ; after, wicked   |
| 7 | 20—Des brassières de                   | A night-jacket   |
|   | nuit                                   |  |
| 7 | 22—Une cornette                        | Nightcap, plain cap  |
| 7 | 27—Je sens venir la chose              | I guess what's coming  |
| 7 | 38—Amoureusement                       | Filial love is here meant                                    |
|   |  | affectionately   |
| 8 | 2—Un si bon naturel                    | Such a loving nature   |
| 8 | 7—Le moyen de s'en                     | Who could help it !  |
|   | empêcher !                             |  |
| 8 | 9—Dont                                 | By which—par lesquelles                                      |
| 8 | 22—Gouvernante                         | Mistress of the house  |
| 8 | 27—Poursuites                          | Attentions   |

- Page 9 line 12*—Demeurer court To be nonplussed, at your wits' end
- 9 14—Quelque ruse ga- Some smart trick, some fair  
lante, quelque hon- little stratagem  
nête petit strata-  
gème
- 9 16—Peste soit du butor ! Plague take the booby !
- 9 18—Je les aurais joués I would easily have done  
tous deux par-des- them both  
sous la jambe

## SCENE III.

- 10 32—Constant Firm, trusting
- 10 33—De résoudre de moi To decide for me
- 10 35—Il ne saurait For il ne peut
- 11 1—Elle n'est pas tant Tant is here used for si or  
sotte tellement : She's no fool

## SCENE IV.

- 11 23—L'abord de votre The encounter with your  
père father
- 11 28—Il ne prenne le pied He should take it into his  
de vous mener head to treat you as a  
comme un enfant child
- 11 29—Là, tâchez de vous There now, endeavour to  
composer par study for yourself a make-  
étude un peu de up of something like pluck  
hardiesse
- 12 1—Les regards assurés A self-possessed look
- 12 10—Tes bons déporte- Your fine behaviour. Dé-  
ments portements is usually un-  
complimentary, and now  
rarely used
- 12 23—Un innocent A fool, an idiot

## SCENE V.

- 12 31—Ne laissons pas For all that, let us wait fo  
d'attendre le vieil- the old man  
lard

## SCENE VI.

- 13 16—Celui-là se pourra That may be  
faire
- 13 17—M'amuser par des To deceive me with i'  
contes en l'air tales
- 13 23—Ils ne m'en don- They will not impose on me,  
neront pas à gar- humbug me  
der



<i>Page</i>	<i>line</i>	33—Tout mon soûl	As much as I like
14	36—Si fait	Indeed I do	
15	9—De but en blanc	Offhand	
15	21—Sage	Steady	
15	28—Fait des fredaines	Played pranks	
15	30—Un compagnon parmi les femmes	A ladies' man	
16	1—Pousse sa fortune	Follows up his success	
16	27—Il ne demeurera pas d'accord	He will not own to	
17	20—Ouais !	What !	
18	1—M'échauffe la bile	Exasperates me	
18	4—Disgrâce	Misfortune	

## SCENE VII.

18	18—Méchant garçon	In a dare-devil way
18	19—Campe-toi	Stand up boldly
18	20—En roi de théâtre	As a tragedy king
18	26—Galères	Galleys ( <i>i.e.</i> , penal servitude). In this sense it is only used in the plural

## ACT II.

## SCENE I.

19	14—À quoi	For à laquelle
19	23—En brave père	As a good father
19	24—Morigéné	Brought up, trained
20	9—Gloser	Carp at others
20	10—Rien qui cloche	Nothing goes amiss. Clocher means literally to halt

## SCENE III.

21	14—Regardez-moi entre deux yeux	Look me full in the face
21	29—Bien résolu	Quite sure, very positive

## SCENE V.

22	17—Vous faites le méchant plaisant !	You joke out of season !
24	1—Tout doux	Gently
24	24—Loup-garou	Hobgoblin, ghost
24	25—Vous pensa faire	Was near making you

## SCENE VII.

25	25—Mon pauvre Scapin	My good Scapin
26	6—Point, point	Oh no, not at all
27	6—Cinq cents écus	An écu was worth six francs

Page 27 line 8—	Deux cents pistoles	A pistole ten francs
27	10—La machine	The plot
27	16—Il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de res- semblance.	There is not the shadow of a likeness between you

## SCENE VIII.

28	18—Ce mariage imper- tinent qui trouble	This improper, objectionable, marriage that puts a stop
28	25—Vous enfoncer dans d'étranges épines	Rush into a very thorny path
28	38—C'est un de ces braves de profes- sion	One of those professional bravos, assassins
29	2—D'échiner	Of thrashing, of breaking bones; <i>lit.</i> , the back-bone
29	14—Des choses par-des- sus les maisons	Unheard-of proposals
29	21—Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer !	May five or six hundred quartan fevers seize him !
29	28—Au temps ... que	Que <i>for</i> où. This construc- tion is often found in Cor- neille and Molière
29	29—Je suis après à m'équiper	I am busy buying my outfit
29	32—Qui soit tant soit peu raisonnable	That is in any way suitable
30	6—Un cheval pour monter mon valet qui	Qui, separated from its sub- ject, or antecedent, occurs repeatedly in Molière and Corneille
30	8—Qu'il se promène	The deuce take him
30	34—Procédures embar- rassantes	Vexatious actions
30	36—Sergens, procureurs	Sheriff's officers, attorneys
30	37—Greffiers	(Obsolete), registrars
30	37—Substituts	Deputy-judges
30	37—Rapporteurs	Examining magistrates
31	1—De donner un souf- flet au meilleur droit du monde	Of buffeting the best cause in the world
31	2—Baillera de faux ex- ploits	Baillera, obsolete for don- nera, will serve forged summonses

<i>Page</i>	<i>line</i>		<i>For</i>
		3—Sur quoi	sur lesquels
31		7—Dira des raisons qui neferont que battre la campagne	Will bring forward argu- ments that have nothing to do with the case
31		9—Délivrera par contu- mace des sen- tences et des ar- rêts contre vous	Will pronounce against you verdicts and judgments by default for contempt of court
31		13—Paré contre tout cela	Guarded against all that
31		14—Des gens dévots	In the latter part of the seventeenth century the word dévot was often taken as a synonym of hypocrite. (Litttré.)
31		35—L'exploit	The writ
31		36—Le contrôle	Registration
31		37—Présentation	Appearance
31		37—Productions	Depositions, proofs
31		38—Journées du pro- cureur	Attorney's fees ; journée, day's work
32		1—Le droit de retirer le sac	To obtain the papers in the suit, which were usually kept in a bag
32		2—Les grosses d'écritures	The engrossed copies of deeds
32		3—Les épices de con- clusion	Presents to the judges at the end of the trial. Epices des juges ainsi dites parce qu'anciennement celui qui avait gagné son procès faisait présent au juge ou au rapporteur, de quelques dragées ou con- fitures qui ensuite furent converties en argent ; d'abord volontaires, elles étaient devenues une taxe due. (Litttré.)
32		5—Façon d'appointe- ment.	The order of the judge of written evidence of the facts alleged, or that wit- nesses should be called to prove them.
32		6—Expéditions de leurs clerks	Copies of their clerks
32		17—Méchants plaisants d'avocats	Would-be witty barristers
32		25—Dont il s'agit	Of whom I was talking, in question

## SCENE IX.

- Page 32 line 29*—Me mettre en procès Bring an action against me  
 33 25—Maraud fieffé Arrant knave ; holding a  
 fief in rascality. The  
 word maître is also used  
 to strengthen an insulting  
 expression. Maître juré  
 filou. *Vide* "L'Avare,"  
 act i., sc. 3.
- 34 7—Donnons. Ferme. Let us begin. Steady. Now  
 Poussons. Bon for a thrust. On your  
 pied, bon œil guard
- 34 8—Vous en voulez par You want it there. I'll give  
 là ! je vous en you your fill of it ; a belly-  
 ferai tâter votre full (vulgar)  
 soufl.
- 34 9—Soutenez Stand your ground
- 34 13—Nous n'en sommes We are not concerned in the  
 pas matter
- 34 15—A vous oser jouer To dare trifle with me  
 à moi.

## SCENE X.

- 34 19—Une bonne fortune Good luck
- 34 29—Il n'allât s'aviser He might take it into his  
 head
- 35 7—Tiens donc Take it then
- 35 15—Contester davan- Insist any longer  
 tage
- 35 21—Et un One of them done for

## SCENE XI.

- 36 23—Divertir cette tris- Rid him of this sadness  
 tesse
- 36 29—Nous a donné la Gave us refreshments  
 collation
- 37 2—En Alger À Alger. From number of  
 examples it is evident that  
 up to some considerable  
 time in the seventeenth  
 century *en* was used before  
 the names of towns, and  
 even now in the south of  
 France
- 37 8—D'aviser promptement To come to a prompt deci-  
 sion.

<i>Page 37 line 11</i>	—Que diable allait-il faire dans cette galère ?	What business had he in that galley ?
37	16—La justice	The law officers
37	17—Vous moquez-vous des gens ?	You must be joking ?
38	10—Dans le pas d'un cheval !	Under a horse's hoof, on the high road—that is, easily !
38	33—Que de paroles perdues !	What useless tattle !
39	2—Le peu d'amitié	The little affection
39	18—Lui tient au cœur	Sticks in his gizzard (vulgar)
39	36—Ni à la mort ni à la vie	Neither in the next world nor in this— <i>i.e.</i> , that I do not give them

## SCENE XII.

41	8—Allez, j'ai votre affaire ici	Come, I have here what you want
41	12—Le tour qu'il m'a fait	The trick he has played me

## ACT III.

## SCENE I.

41	19—Arrêté	Decided
41	28—Lorsqu'on m'attaque d'amitié	When friendship is offered me
42	1—Lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque	When it is love that is offered you
42	6—Que je crois	À ce que je crois. (Littre)
42	10—De la bonne sorte	When it is honourable
42	11—M'assurer	Me rassurer
42	14—Sur de certains chapitres	On certain matters
42	15—S'abusera	Will be mistaken
42	19—Assaisonné de	Accompanied by
42	21—Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur	His pretensions to you are strictly honourable
43	4—Qui ne regarde que le bien	Who values nothing but wealth
43	14—De qui	De la quelle
43	21—Du haut et du bas	Ups and downs
43	22—Réveillent les ardeurs	Rouse our love

Page 43 line 25—Qu'on m'a dit

This construction has been used by the best authors, and it might be useful to adopt it again (Litttré)

43 26—Tu t'es avisé

You thought of

43 33—De gaieté de cœur

Wantonly

43 34—T'attirer de méchantes affaires.

Get into a scrape, hot water

44 1—Que j'en croirai

This expression is not incorrect in itself, but it is little used (Litttré). I shall believe in myself—*i.e.*, go my own way.

44 5—Venue de coups de bâton

A shower of blows; *lit.* a harvest of blows

## SCENE II.

45 3—Décharger son désespoir

Vent his anger

45 4—Gens d'épée

Bravos

46 17—Quoi! jé n'aurai pas l'abantage

In this part of the scene Scapin imitates the pronunciation of a Gascon, interchanging *b* for *v* and *v* for *b*, besides accenting all the *e* mutes

46 31—Vélfitre *for* bélfitre

Rascal (obsolete)

46 34—Hautur

Hauteur

47 1—Vonne hure

Bonne heure: Is it so

47 6—Adiusias

Adieu

47 9—Tout moulu

Bruised all over. The patois here imitated by Scapin is either that of a German or a Swiss, who change *f* into *v*, and *d* into *t*

48 3—Quement, tout beau!

How, gently!

48 6—Que de badine-mente!

What trifling!

48 10—Toi faire le trôle!

Le drôle: You are getting impudent!

48 14—Du baragouineux

The gibberish-talker. The modern form of this word is baragouineur

48 16—Ah jé suis roué

*Lit.*, I am broken on the wheel, I have not a whole bone in my skin

## SCENE III.

This scene is imitated from *Le Pédant joué*, act iii., scene 2.

- Page 49 line 31*—Pour peu que vous If you press me ever so little  
me pressiez  
49 33—Une démangeaison A natural longing ; *lit.* itch-  
naturelle ing.  
50 22—Le plus vilain The stingiest man  
homme  
50 29—C'est ce ladre-là It is that niggard that I  
que je dis mean  
51 27—L'impertinence The impracticability  
52 1—Débaucher les en- Lead astray young men of  
fants de famille good family

## SCENE IV.

- 52 5—Où est-ce donc que Where on earth do you come  
vous vous échap- from?  
pez?  
52 17—C'est avoir bien de Your tongue must be very  
la langue long

## SCENE VI.

- 53 4—Qu'on me fasse pas- Make a fool of me, deceive  
ser la plume par me with impunity  
le bec

## SCENE VII.

- 53 7—Accablé de disgrâce Overwhelmed with sorrow  
53 8—Un accablement Dreadfully cut up, cast down  
horrible  
53 17—De la pièce qu'il m'a Of the trick he has played  
jouée me

## SCENE VIII.

- 54 9—Las ! Hélas  
54 24—Quelle rencontre ! What a coincidence !  
Molière has taken this dénouement from  
"Phormio."

## SCENE XI.

- 55 22—L'heureuse aventure The lucky circumstance  
56 19—Quel diable d'étour- What a blunderer who per-  
di qui suit toujours sists in his own idea  
sa pointe  
56 32—Mille sottises de A thousand insulting things  
moi-même concerning myself

## SCENE XII.

<i>Page 57 line</i>	9—D'honnête famille	Of an honourable family
57	16—J'y vois tous les traits	I, for en elle. I see in her all the features

## SCENE XIV.

59	5—A la charge	On condition
59	8—Je me dédis de ma parole	I'll be off my word
59	10—Mes faiblesses	My fainting-fits
59	18—En attendant que je meure	Until my time for dying has come



1  
1  
1

2  
2  
2  
2  
2  
2

3:  
3:  
3:

3:  
3:

## HACHETTE'S SERIES OF MODERN AUTHORS,

Edited by the leading French Masters in England.

(The Editors' Names are placed in Parenthesis.)

	<i>s. d.</i>
Vol. 1.— <b>About.</b> La Fille du Chanoine, la Mère de la Marquise, etc. (BRETTE ET MASSON.) Cloth - - - -	2
„ 2.— <b>Lacombe.</b> Petite Histoire du Peuple Français. (BUÉ.) Cloth - - - - -	2 0
„ 3.— <b>Töpffer.</b> Histoire de Charles, Histoire de Jules. (BRETTE.) Cloth - - - - -	0 10
„ 4.— <b>Witt.</b> Derrière les Haies. (DE BUSSY.) Cloth - -	2 0
„ 5.— <b>Villemain.</b> Lascaris. (DUPUIS.) Cloth - - -	1 6
„ 6.— <b>Musset.</b> Pierre et Camille, Croisilles, etc. (MASSON.)	2 0
„ 7.— <b>Ponsard.</b> Le Lion Amoureux. (DE CANDOLE.) Cl.	2 0
„ 8.— <b>Guizot.</b> Guillaume le Conquérant. (DUBOURG.) Cl.	2 0
„ 9.— <b>Guizot.</b> Alfred le Grand. (LALLEMAND.) Cloth -	2 6
„ 10.— <b>Chateaubriand.</b> Aventures du dernier Abencerage. (ROULIER.) Cloth - - - - -	0 10
„ 11.— <b>Scribe.</b> Bertrand et Raton. (BUÉ.) Cloth - -	1 6
„ 12.— <b>Bonnechose.</b> Lazare Hoche. (BUÉ.) Cloth - -	1 6
„ 13.— <b>Pressensé.</b> Rosa. (MASSON.) Cloth - - -	2 0
„ 14.— <b>Mérimée.</b> Colomba. (BRETTE.) Cloth - - -	2 0
„ 15.— <b>Maistre Xavier de.</b> Un Voyage autour de ma Chambre. (BUÉ.) Cloth - - - - -	0 10
„ 16.— <b>D'Aubigné, Bayart.</b> (BUÉ.) Cloth - - - -	2 0
„ 17.— <b>Saintine.</b> Picciola, Books I. (BAUME.) Cloth - -	1 0
„ 18.— <b>Saintine.</b> Picciola, Books II. and III. (BAUME.) -	1 0
Vols. 17 and 18 in one vol. complete. Cloth - -	1 6
<b>A Vocabulary</b> of some of the least familiar Words in Picciola. By an English Head Master. - - -	0 6
„ 19.— <b>Bonnechose.</b> Bertrand du Guesclin. (BUÉ.) Cloth -	2 0
„ 20.— <b>Lamartine.</b> Christophe Colomb. (CLAPIN.) Cloth	1 6

<b>Vol. 21.—Staël, Mme. de, Le Directoire. (OGER.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>1 6</b>
<b>The Key to a Series of Twelve Examination Papers set on "Le Directoire," and a Translation of all the Quotations given in the Notes. (OGER.)</b>		<b>1 6</b>
<b>" 22.—Dumas. La Tulipe Noire. (BLOUËT.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>1 6</b>
<b>A complete French-English Vocabulary to "La Tulipe Noire," 48 pp., stitched</b>		<b>0 6</b>
<b>" 23.—Bernardin de St. Pierre. Paul et Virginie. (DUBOURG.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>0 10</b>
<b>" 24.—Vigny. Cinq Mars. Cloth, 2s. 6d.</b>	<b>With English Notes. (OGER.)</b>	<b>3 6</b>
<b>" 25.—Souvestre. Au Coin du Feu. (LALLEMAND.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>1 6</b>
<b>" 26.—Enault. Le Chien du Capitaine. (HENRY BUÉ.)</b>	<b>Cl.</b>	<b>1 6</b>
<b>" 27.—Witt. De Glaçons en Glaçons. A story of Napoleon's Invasion of Russia. (L. DELBOS.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>1 6</b>
<b>" 28.—Zeller. Richelieu. Illustrated. (TESTARD.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>2 0</b>
<b>" 29.—Zeller. Henri IV. et Marie de Médecis. Illustrated. (BARLET.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>2 0</b>
<b>" 30.—Zeller. François I. Illustrated. (PETILLEAU.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>2 0</b>
<b>" 31.—About. Le Roi des Montagnes. (TESTARD.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>2 0</b>
<b>" 32.—Hugo. Extraits. (LALLEMAND.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>2 6</b>
<b>" 33.—Quinet. Lettres à sa Mère (KASTNER.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>2 0</b>
<b>" 34.—Lamartine. Jeanne d'Arc. (OGER.)</b>	<b>Illustr. Cloth</b>	<b>1 6</b>
<b>" 35.—Theuriet. Les Enchantements de la Forêt. (LALLEMAND.)</b>	<b>Illustrated. Cloth</b>	<b>2 6</b>
<b>" 36.—Saint-Germain. Pour une Épingle. (KASTNER.)</b>	<b>Cl.</b>	<b>2 0</b>
<b>" 37.—Vigny. La Canne de Jonc. (CLAPIN.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>1 6</b>
<b>" 38.—Augier et Sandeau. Le Gendre de M. Poirier. (PETILLEAU.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>2 0</b>
<b>" 39.—Balzac. Eugénie Grandet. (PETILLEAU.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>2 0</b>
<b>" 40.—About. Nouvelles et Souvenirs. (HUGUENET.)</b>	<b>Cloth</b>	<b>2 0</b>
<b>" 41.—Thierry, Augustin. Récits des Temps Mérovingiens. Récits I.—III. (TESTARD.)</b>	<b>Illustrated. Cloth</b>	<b>2 0</b>
<b>" 42.—Thierry, Augustin. Récits des Temps Mérovingiens. Récits IV.—VII. (TESTARD.)</b>	<b>Illustrated. Cloth</b>	<b>2 0</b>
<b>" 43.—Dumas. Un Drame de la Mer. (CLAPIN.)</b>	<b>With Notes and Vocabulary. Cloth</b>	<b>0 10</b>
<b>" 44.—Lamartine. La Bataille de Trafalgar. (CLAPIN.)</b>	<b>With Notes and Vocabulary. Cloth</b>	<b>0 10</b>

Vol. 45.—Halévy.—L'Abbé Constantin. (PETILLEAU). Cloth	s. d.
„ 46.—Malot. Capi et sa Troupe. (Épisode de 'Sans Famille,' Selected by the eminent Author. (TARVER). Cloth	3 6
„ 47.—Malot. Sous Terre (Épisode de 'Sans Famille'). Selected by the eminent Author. (DUPUIS). Cloth	1 9
„ 48.—Maistre, X. de. Les Prisonniers du Caucase. (J. H. B. SPIERS.) Cloth . . . . .	1 6
„ 49.—Zola.—L'Attaque du Moulin. (JULIEN). Cloth .	0 10
„ 50.—Michelet. Récits d'Histoire de France. (ESCLANGON.) Part I. Illustrated. Cloth . . . . .	1 6
„ 51.—Michelet. Récits d'Histoire de France. (ESCLANGON.) Part II. Illustrated. Cloth . . . . .	2 0
„ 52.—Feuillet. Roman d'un jeune homme pauvre. (BUÉ). Cloth . . . . .	2 0
„ 53.—Guizot.—Edouard III. et les Bourgeois de Calais. (CLAPIN). Cloth . . . . .	3 6
„ 54.—Witt. Les Héroïnes de Harlem. (BARBIER). Illus- trated. Cloth . . . . .	1 6
„ 55.—Sand. La Mare au Diable. (DAVIS.) Cloth . .	2 0
„ 56.—Malot. Sur Mer (Épisode de 'Romain Kalbris'). Selected by the eminent author. (TESTARD). Cloth	1 6
„ 57.—Michelet. Louis XI. et Charles le Téméraire. (BARBÉ) Cloth . . . . .	1 6
„ 58.—Lamartine.—Le Tailleur de Pierres de Saint-Point. (BARLET.) Cloth . . . . .	2 0
„ 59.—Sardou. La Perle Noire. (LAMART.) Cloth . .	1 6
„ 60.—Guizot. Récits Historiques tirés de "l'Histoire de France racontée à mes petits enfants." Vol. I. (CLA- PIN) Cloth . . . . .	1 6
„ 61.— — — — — Vol. II. (NAFTEL) Cloth	1 6
„ 62.—Rousset. La Bataille d'Inkermann. (L. SERS) Cloth	0 10
„ 63.— — — — — Alma et Balacava. (HUGUENET) Cloth .	0 10
„ 64.—Musset. Pierre et Camille. (MASSON et H. TARVER)	0 10
„ 65.— — — — — Croisilles. (MASSON et TARVER) Cloth .	0 10
„ 66.—About. La Fille du Chanoine. (BRETTE, MASSON et TESTARD) Cloth . . . . .	0 10

# Manuel à l'Usage des Candidats Aux Examens Publics.

By HENRY BELCHER, M.A.,

*Rector of the High School of Otago.*

AND

ALEXANDRE DUPUIS, B.A.,

*Chief French Master, King's College School, London.*

2 vol., 400 pp., 8vo. New Edition. Cloth, price 4s.

## THIS BOOK CONTAINS THREE PARTS.

THE FIRST PART consists of a Selection of Papers set at Public Examinations, conducted by the Universities, the Civil Service Commissioners, and other Examining Boards. The range of the Examinations is such as boys leaving Public Schools are expected to be able to pass—*s.g.*, the Oxford and Cambridge Joint Board, the University of London Matriculation Examination, the Preliminary Army Examinations, &c. The Grammar, the Translation, and the Composition Papers have been separated and printed continuously.

THE SECOND PART consists of Higher Grade Examinations, Honours of the University of London, Oxford Final Schools, Indian Civil Service, &c.; and the Grammar, the Translation, and the Composition Papers are treated as in Part I.

THE THIRD PART consists of the Examination for the Taylor Scholarship at Oxford and the D. Lit. Examination of the University of London. The papers in this part are printed in the sequence of subjects as set at the Examinations to which they belong.

All the papers are fully annotated, and the more difficult questions are answered.

The whole, it is hoped, fully represents the general course of French Teaching in England, and reproduces, to some extent, the exact attitude of English teachers and examiners towards the French Language

"THE system above referred to is no doubt a good one. In seeing what has been required from those who have already gone through the ordeal which is before him, the pupil is enabled to measure the standard to which he must attain in order to be successful, and becomes accustomed to the form of work that will be required from him. This book is especially well adapted for the above purpose."—*Morning Post*.

"THE book is of considerable size and unusually complete. It supplies a vast number of passages for translation into English and French, together with hundreds of questions actually set at public examinations on miscellaneous points of French grammar. The notes are numerous, judicious, and reliable. No teacher of French who has to prepare pupils for examinations should be without this volume, which is issued at a moderate price, considering its size and quality."—*Schoolmaster*.

"WHAT renders the work the more valuable is, that spelling, accents, marks, and passages appear here exactly as in the examination papers. The notes furnished have been carefully compiled, and, so far as we have tested, are extremely accurate. Issued at a moderate price, stoutly bound, and edited with care, the *Manuel* may be commended as a valuable aid to candidates for the various examinations dealt with in the volume."—*Broad Arrow*.

We have to thank Messrs. Henry Belcher and Alexander Dupuis for one of the most useful compilations recently published. It had often struck us that a volume containing a selection from the examination papers set at the various colleges, at Woolwich, Sandhurst, for the Staff College, the Indian Civil Service, &c., would be a great boon to teachers, first by supplying them with materials immediately available; and, secondly, by setting before them models from which they could frame their own papers. This is precisely the merit and the value of this excellent volume."—*School Board Chronicle*.

**REGNARD.**

**Le Joueur.** By V. OGER.

**SEDAINE.**

**Le Philosophe sans le Savoir.** By V. OGER.

**VOLTAIRE.**

**Mérope.** By CHARLES DELHAVÉ, B.-ès-L.

**Zaïre.** By PAUL DE BUSSY, B.-ès-L.

---

## **SERIES II.**

**CORNEILLE.**

Translated into English Blank Verse by WALTER NOKES,  
interleaved with French Text.

**Horace.** 1 Vol. small 8vo. 2s. 6d., bound 3s. 6d.

**Polyeucte.** 1 Vol. small 8vo. 2s. 6d., bound 3s. 6d.

**FÉNÉLON.**

**Télémaque.** With Notes by H. TESTARD, B.D., Books 1—3, Paper 6d.  
Books 4—5, Paper, 6d. Books 11—14, Paper 6d.

**LABICHE et MARTIN.**

**La Poudre aux Yeux,** comédie en deux actes. With Explanatory  
Notes by L. G. BURNBLUM. Cloth, 1s.

**LA FONTAINE.**

**Fables.** With Grammatical, Explanatory, and Etymological Notes by  
FRANCIS TARVER, M.A., Oxon ; 450 pages, cloth, 2s.

**LECLERCQ.**

**Proverbes Dramatiques.**

**L'Humoriste ;** ou, comme on fait son lit on se couche.

**La Journée Difficile ;** ou, Aide-toi, le ciel t'aidera. With English  
Notes by H. J. BROWNE. Cloth, 1s.

Excellent adapted for private theatricals.

**MONTESQUIEU.**

**De la Grandeur des Romains et de leur Décadence.** With Biographical  
Notice, Explanatory Notes, a Geographical and Historical Index,  
and a Vocabulary by PAUL E. E. BARBIER. Cloth, 2s.

**PIRON.**

**La Métromanie.** By FRANCIS TARVER, M.A. Price 1s., Cloth, 1s. 6d

**VOLTAIRE.**

**Histoire de Charles XII.** By GUSTAVE MASSON, B.A. Cloth, 2s.

**Siècle de Louis XIV.** in 3 Vols : Chapitres I.—XIII. ; Chapitres XIV.  
—XXIV. ; Chapitres XXV.—XXXIV. Each Volume Cloth, 2s.

OUVRAGES REÇUS EN DÉPÔT.

# LE THÉÂTRE FRANÇAIS DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Publié par une société de professeurs de français en Angleterre.

Price per Vol. 9d. ; in Cloth, 1s.

(The Editors' Names are placed in parenthesis.)

1. HUGO, *Hernani* (Gustave Masson).
2. SCRIBE, *Le Verre d'Eau* (Jules Bué).
3. DELAVIGNE, *Les Enfants d'Edouard* (Francis Tarver).
4. BOUILLY, *L'Abbe de l'Épée* (V. Kastner).
5. MÉLESVILLE ET DUVEYRIER, *Michel Perrin* (Gustave Masson).
6. SANDEAU, *Mademoiselle de la Seiglière* (H. J. V. Candole).
7. SCRIBE, *Le Diplomate* (A. Ragon).
8. DUMAS, *Les Demoiselles de Saint-Cyr* (Francis Tarver).
9. LEBRUN, *Marie Stuart* (H. Lallemand).
10. LABICHE ET JOLLY, *La Grammaire* (G. Petilleau).
11. GIRARDIN (MME. DE), *La Joie fait Peur* (Gérard).
12. SCRIBE, *Valérie* (A. Roulier).
13. COPPÉE, *Le Luthier de Crémone* (A. Mariette).
14. COPPÉE, *Le Trésor* (A. Mariette).
15. DE BANVILLE (TH.), *Guinguette* (Henri Bué).
16. SCRIBE ET LEGOUVÉ, *Adrienne Lecouvreur* (A. Dupuis).
17. LABICHE, *Voyage de M. Perrichon* (G. Petilleau).
18. DELAVIGNE, *Louis XI.* (Francis Tarver).
19. MOINAUX, *Les deux Sourds* (Blouët).
20. SCRIBE ET LEGOUVÉ, *Bataille de Dames* (E. Janau).

## THE THÉÂTRE FRANÇAIS DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

will comprise the *chefs-d'œuvre* of AUGIER, BOUILLY, COPPÉE, DE BANVILLE, DELAVIGNE, DUMAS, VICTOR HUGO, LEBRUN, SANDEAU, SARDOU, SCRIBE, and others, carefully edited, and correctly and elegantly printed.

In no form can the French Language as now spoken, its spirit and idiom, be studied to greater advantage than in the masterpieces of the contemporary French Drama.

The study of well-selected plays has the advantage of bringing under the notice of the pupil a constant succession of well chosen idiomatic phrases, thereby a great number acquiring thus the gift of French Conversation more rapidly than otherwise.

Each play is preceded by a short critical notice, and accompanied by notes as indispensable with a careful rendering of the most difficult expressions.

Ranken, Ellis, & Co., Ltd., Drury Court, Strand, London, Great Britain

TELEAMOUNT  
PAMPHLET BINDER  
Manufactured by  
GAYLORD BROS. Inc.  
Syracuse, N. Y.  
Stockton, Calif.



14 DAY U  
RETURN TO DESK FROM W

# LOAN DE

This book is due on the last day  
or on the date to which renewed  
Tel. No. 642-340

Renewals may be made 4 days p  
Renewed books are subject to 1

201  
JUN

REC'D LD JUN 1 9

DEC 9 1979

3

REC. CH. JAN

REC. CH. DEC

JAN 7 1986